

PLAN RÉUSSITE EN LICENCE (et MASTER)  
ACTION « Débats&Méthodes »

**MERCREDI de la GÉOGRAPHIE**  
**du 13 janvier 2010**

**La crise de l'environnement  
et  
le retour du géographique**

par

**Georges BERTRAND,**

**géographe, UTM**



« Il faut s'attendre à l'inattendu » E. Morin

Telle est la situation de la recherche scientifique actuelle, dans un contexte de crise environnementale. En géographie, il devient nécessaire de prendre du recul, et de tenter de balayer le territoire, et l'espace des géographes. Car si la crise de l'environnement annonce un retour du géographique, elle n'annonce pas forcément un retour de la géographie.

L'environnement est actuellement un objet qui se comprend au sens large, notion confuse et à la mode actuelle. La dimension géographique manque en environnement, il devient donc nécessaire de passer du paradoxe au paradigme. Que ce paradigme soit pluridisciplinaire, écologique, ou encore géographique, le choix devra être fait très rapidement.

Dans la recherche scientifique, il reste la nécessité de se créer un outil de travail, de faire évoluer les méthodes et les pratiques afin de faire face à cette crise, environnementale, mondiale, sociétale.

### **Etat des lieux**

Cette crise de l'environnement fait prendre conscience d'un système d'irréversibilité. Il n'existe dans la nature aucun système réellement réversible, aucune ressource réellement « renouvelable » à moins de laisser faire un très long temps. De nombreuses notions fondamentales (nous pensons ici aux séries de végétations de Gaussen) dénotent un manque de prise en compte du temps et des temporalités, et ainsi induisent des raisonnements, sinon faux, du moins limités et parfois inefficaces.

Face à cette crise, la géographie devrait être en première ligne. Elle ne l'est pas, suivant depuis les années soixante et soixante-dix une longue dérive historique. Georges Bertrand ne propose rien de moins que le retour du géographique, problème certes scientifique essentiel, mais plus simplement problème d'avenir et de débouchés pour les actuels étudiants en géographie.

#### **I) La géographie classique et les occasions perdues**

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la géographie est une des charnières essentielles entre sciences de la nature et sciences des sociétés. Efficace et reconnue, elle arrivait à rassembler l'essentiel des connaissances de l'époque, dont le meilleur exemple restent les monographies régionales.

Durant les années soixante-dix à quatre-vingt-dix, la géographie française s'est désarticulée à contre-courant des impulsions scientifiques de l'époque. Tandis que dans les pays anglo-saxons et en Europe de l'Est la géographie allait vers l'environnement sous l'influence de l'écologie, la géographie française s'est effacée devant l'écologie, et l'environnement.

Depuis les années quatre-vingt-dix, l'écologie déborde sur le plan social et politique, à l'échelle mondiale, avec les résultats mitigés. Elle a pourtant introduit une nouvelle façon de penser le monde. La géographie participe à ce changement, mais de loin, en

retrait, pêchant de-ci de-là quelques idées et notions à l'écologie, sans réelle originalité.

Aujourd'hui, la géographie possède des principes et des méthodes, mais procédant surtout par bricolages, ne produisant guère de concepts, restant une science « en biais », construite en diagonale des autres grands champs scientifiques. Au 18<sup>e</sup> siècle (on pense à Humboldt) la géographie avait imprégné certaines couches de la société. Contrairement à la géographie, l'écologie, autre science en biais, a réussi à triompher, elle donne une compréhension de la biologie globale en se fondant autour du concept d'écosystème, qui lui-même s'enrichit au fil du temps. A présent, l'écologie est devenue l'écologisme, imprégnant toutes les couches de la société, on peut parler d'une réussite sociale pour cette discipline.

## **II) La nature n'est plus ce qu'elle était**

La nature est un complexe bio-physico-chimique modifié par les sociétés, conceptualisée du point de vue culturel. La géographie s'en est détournée en devenant une science sociale. Ni elle, ni la société dans laquelle elle évolue n'ont d'analyse temporelle à même de comprendre la nature. Actuellement, inadapté, l'homme fait mal face aux changements, et lorsque ceux-ci sont d'ordre naturel, il ne peut y faire face.

Or, aujourd'hui on assiste à l'émergence de deux mécanismes, pas forcément parallèles, mais néanmoins liés. D'une part un retour à la nature, lié à la civilisation « artefact » urbaine qui a pu se créer durant le dernier siècle. D'autre part, un retour de la nature, lié à la croissance démographique mondiale et à la place que prend l'homme sur la terre ; les problèmes naturels sont alors aggravés, plus particulièrement dans les pays en voie de développement, encore que dans nos pays dits développés les questions se posent aussi.

La nature apparaît de moins en moins maîtrisée, de plus en plus dangereuse et instable. On doit faire face au changement et à l'inattendu. Un des aspects de la géographie est de s'intéresser à nouveau à ces problèmes de nature. Or les géographes n'ont jamais été des experts en sciences dures, leur problème rédhibitoire reste leur statut de science d'interface. Actuellement, sans maîtrise fine de la biologie et des mécanismes du monde vivant, comment être en mesure d'étudier l'environnement ?

## **III) Le retour du géographe**

Il est une méfiance à avoir vis-à-vis de la géographie et des géographes, tout en étant géographe, méfiance nécessaire pour sortir de la géographie en prenant le recul qu'impose la recherche scientifique. Car le « géographique », autrement dit l'analyse autour d'espaces, de territoires, ... n'est pas uniquement étudié par des géographes. Aussi lorsqu'on travaille sur des questions de méthodes, il est déjà trop tard, nous n'avons plus le recul nécessaire à la réflexion. Il est important de réfléchir avant d'agir, cette réflexion passe par l'épistémologie, qui permettra de mieux penser la crise actuelle dans sa globalité et avec le recul historique nécessaire.

On se heurte à de nombreux obstacles, ils sont ici déclinés de façon arbitraire et confuse, car leur donner un ordre serait tenter de créer l'illusion d'une compréhension claire de notre situation actuelle.

Le retranchement des sciences. Il n'existe aujourd'hui que très peu, voire plus de réflexion d'ensemble. La philosophie, meilleur exemple, s'est refermée sur elle-même et coupée du monde, à l'exception de quelques personnages originaux qui tentent de penser l'environnement ( E. Morin, M. Serres).

La fin des idéologies. Jusqu'à présent les sociétés vivaient dans l'idéologie du progrès, marxisme comme libéralisme, toutes deux tendaient vers un seul but, le progrès, qui résoudrait la prise en compte nécessaire et dépassable de la nature, vue comme une ressource. On peut peut-être voir dans cette idéologie la raison de la fin de l'ère de la géographie physique. Ces idéologies sont aujourd'hui dépassées, mortes mais pas remplacées, le mot « idéologie » lui-même a pris un sens péjoratif. Cette fin des idéologies est également une fin des utopies, qui laisse place à des spécialistes plus qu'à des chercheurs, des exécutants plutôt que des penseurs.

La diacrisis culture-nature. Nous sommes dans une société où nous évoluons en terme de pensée dualiste, voire parfois manichéenne, bien et mal, blanc et noir, nature et culture. A ce sujet, il est à noter que la dichotomie nature/société n'est pas recevable, la société évoluant de fait avec la nature. Ces distinctions nature/culture sont le fruit de notre histoire et des influences platoniciennes et judéo-chrétiennes, et n'existent pas partout. A ce sujet, il suffit de consulter les travaux de C. Lévi-Strauss, Ph. Descola, J. Barrault ou encore P. Perez pour le constater. L'environnement doit prendre cette diacrisis de plein fouet et tenter de la traiter. Ce problème peut se retrouver, à moindre échelle, dans d'autres disciplines associées aux sciences sociales, la sociologie, l'ethnologie, l'anthropologie.

La fin de l'interdisciplinarité. L'interdisciplinarité a toujours existé depuis sa naissance en 1968. 1968, du point de vue scientifique, est une date de rupture disciplinaire, et l'opportunité de s'ouvrir à d'autres horizons. Encouragée puis institutionnalisée, cette période d'interdisciplinarité arrive à présent à sa fin. La recherche entre dans une phase post-interdisciplinaire, de recomposition des savoirs. Cette recomposition peut donner naissance à d'autres disciplines diagonales. Allons-nous vers une science du paysage ? Vers une science de l'environnement ?

Reconsidérer la flèche du temps. Penser la temporalité ne signifie pas se limiter à l'histoire. Il est question d'analyser la temporalité dans ce contexte de crise, où les problèmes d'équilibres, de réversibilité, de renouvelabilité, de rythmes et de périodicités différents, doivent être appréhendés. En donnant une temporalité à l'environnement et au paysage, on les rapproche de la réalité, ce que ne fait pas le développement durable. Inventé par et pour l'homme, il reste dans une perspective de temps trop court pour prendre en compte les facteurs naturels.

Evolution et dynamique des systèmes. L'évolution (au sens darwinien) est la base de la réflexion scientifique. Or cette réflexion est aujourd'hui menacée par une régression créationniste inquiétante. Il conviendrait donc de se méfier des néo-créationnistes, porteurs d'une pensée anti-scientifique et réactionnaire.

Combiner l'intelligible et le sensible. L'environnement nous rapproche de la société. Ce rapprochement demande une combinaison entre l'intelligible et le sensible. Cette combinaison pourrait être faite en faisant évoluer « l'environnement » vers le « paysage ». Cependant, il reste à se méfier des dérives ; il va de soi que le paysage peut être un « tout », mais n'est pas tout.

Combiner l'histoire et la mémoire. La recherche, et la réflexion sur l'environnement en général, devrait entraîner une réflexion sur le vécu. Or ce n'est pas toujours le cas. Nous assistons aujourd'hui à une dérive identitaire et patrimoniale, chacune avec sa vision déformée de l'espace qui l'entoure, et ses travers. Pour appréhender correctement l'environnement, il convient de combiner l'histoire et la mémoire, l'histoire naturelle et l'histoire humaine. Ainsi l'on peut tenter d'appréhender un métissage territorial qui qualifie et dépasse la géographie classique.

Dépasser la biodiversité. Au-delà de la biodiversité, au-delà de la diversité des espaces, il y a la diversité géographique des hommes. Il est nécessaire, de trouver l'universalité du monde, mais également la diversité des faits humains.

Sortir de l'eurocentrisme. Ceci est une critique envers les chercheurs occidentalo-centrés qui ne traitent des questions d'environnement et de paysage qu'engoncés dans leurs méthodes et leurs concepts. Il est nécessaire de s'ouvrir aux pays du Sud, notamment, de sortir de nos carcans conceptuels, conventionnels, et de se débarrasser d'un environnement qui pourrait devenir une nouvelle forme moderne d'impérialisme et de colonialisme.

#### **IV) Quel retour du géographique ?**

Le géographique n'est pas la seule géographie, il a trait à l'espace, au territoire, à l'histoire, à l'écologie (nous pensons ici à l'oecoumène). Pour penser le retour de la géographie, il est nécessaire de mettre en place quelques postulats.

La géographie, science en biais (J.P. Deffontaines, agronome). Science diagonale, métissée, elle a son mot à dire sur l'environnement, en tant que science sociale. Si l'environnement n'est pas l'objet unique de la géographie, il est nécessaire de lui trouver sa dimension géographique, dimension qui pourra s'appuyer sur les méthodes, les outils, et le caractère professionnel d'interdisciplinarité et de science de synthèse que la géographie a monté. Cette science sociale s'interrogeant sur les marges, trouve ici en marge, la nature.

La nature est dans la société. Il est nécessaire de passer de la nature « artefact » au concept de naturalité. Cette naturalité doit découler d'une réflexion sur la place et le rôle du naturel en géographie. Elle résulte d'un double processus d'artificialisation, d'une part d'un processus d'anthropisation de la nature, visible dans l'espace en tant qu'impact matériel, et d'autre part d'un processus de socialisation, sensible dans la société, impact culturel. A l'intérieur des systèmes sociaux, pour définir et analyser les gradients de naturalité, le paysage est un bon outil.

Le système de référence. La réunion de tous ces éléments fut tentée dans un système de référence, le géosystème, dans la fin des années 1960. Mais un seul concept ne

peut englober toute la réalité d'un espace sans confusion. C'est pourquoi Georges Bertrand propose un système à trois dimensions, le système environnemental G.T.P.. Ce système comprend trois entrées majeures. La source, ou géosystème comprend le sous-système bio-physique et l'anthropisation de l'espace. La ressource, ou territoire, comprend le sous-système socio-économique de l'espace. Enfin le ressourcement, ou paysage, comprend le sous-système culturel de l'espace étudié. Ces trois entrées permettent d'avoir une approche, la plus large et la plus englobante possible, de l'environnement. Tout cet ensemble repose sur l'analyse de système, chaque concept est orienté vers une finalité précise.

Entre la monographie et le modèle. La monographie fait ressortir l'unicité et l'exceptionnalisme. Bien connue des géographes, elle fut longtemps un exercice incontournable, devenue litanie, synonyme de plans à tiroirs, elle fut rejetée par cette discipline. Mais en sociologie, la monographie fut reprise et réutilisée, pour le caractère unique qu'elle confère à l'objet étudié. Les modèles systémiques sont la recherche de traits généraux dans un objet, traits qui lui confèrent une logique, qui le font sortir de l'unicité pour le faire rentrer dans la scientificité. La limite de la modélisation se retrouve particulièrement dans l'étude du paysage. Il est nécessaire à la science de reconnaître ses deux aspects, relatifs et absolus, universel et unique.

### **Pour conclure.**

Les géographes manquent de reconnaissance et d'ouverture. Pour s'ouvrir au monde, il leur faut s'intéresser, non seulement à leurs domaines de recherche, mais également à la philosophie et à l'épistémologie, en parallèle à leur formation naturellement interdisciplinaire. Pour que la géographie puisse être traversière, il faut avant tout qu'elle soit bien ancrée. Il ne s'agit plus d'une interdisciplinarité, mais de la reconstruction de savoirs post-disciplinaires, afin d'avoir la capacité d'appréhender la crise planétaire, imprévisible.

« Il faut s'attendre à l'inattendu ». E. Morin.

### **Orientations bibliographiques**

Claude et Georges Bertrand, "Une géographie traversière. L'environnement à travers territoires et temporalités", Editions Arguments, Paris, 2002, 310 p.

Jean-Paul Métaillé et Georges Bertrand, "Les mots de l'environnement", Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2006, 128 p.

Georges Bertrand, "En passant par le paysage... parmi lieux et milieux, environnement et territoires", Géodoc n° 59, Documents de recherches de l'Institut Daniel Faucher-Université de Toulouse-Le Mirail, 2009, 66 p.

Georges Bertrand et Laurent Lelli, "Le projet de paysage : alibi culturel ou 'révolution copernicienne'", Le projet de paysage. Un projet politique, sous la direction de Mario Bédard, Presses de l'Université du Québec, 2009, pp. 197-201.

*Compte rendu établi par Marie THOMAS,  
tutrice du Département de Géographie et Aménagement.*